

BEDFORD, N. H., *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*. National Materials Development Center for French (édité par Richard Santerre), 1980. 4 volumes, Ill.

Pierre Anctil

Volume 35, numéro 2, septembre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303956ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303956ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Anctil, P. (1981). Compte rendu de [BEDFORD, N. H., *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*. National Materials Development Center for French (édité par Richard Santerre), 1980. 4 volumes, Ill.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(2), 270–273.
<https://doi.org/10.7202/303956ar>

BEDFORD, N. H., *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*. National Materials Development Center for French (édité par Richard Santerre), 1980. 4 volumes, III.

Jusqu'à ce jour, très peu de chercheurs avaient pu se faire une idée juste de l'ampleur et de la qualité de la littérature d'expression française d'outre-quarante-cinquième. Celle-ci avait lentement sombré dans l'oubli à mesure que les populations franco-américaines s'anglicisaient et se fondaient dans la société américaine. Pour comble de malheur, depuis quelques années, les exemplaires mêmes des livres, brochures et journaux publiés en français aux États-Unis étaient devenus presque introuvables, éparpillés ou détruits par la négligence et l'indifférence des lecteurs. Quant aux grandes bibliothèques universitaires ou municipales de la Nouvelle-Angleterre, pour la plupart, elles ne s'intéressèrent jamais vraiment à ces documents à tirage limité publiés en langue étrangère sur leur propre territoire. Je me souviens, dans le fameux *Arcade* de Providence, d'une librairie spécialisée dans la vente d'éditions originales américaines qui ne possédait aucun des livres publiés en français à Woonsocket ou

ailleurs dans le Rhode Island, ni rien de la littérature franco-américaine qui compte plusieurs centaines de titres.

Il aura fallu à Richard Santerre, de Lowell (Mass.), près de dix ans de recherches intensives pour parvenir à reconstituer l'ensemble du fonds franco-américain. Bien sûr, il existe des dépôts d'archives consacrés à l'histoire et à la littérature franco-américaine, dont un à Manchester (N.H.) et un autre aussi important à Woonsocket (R.I.), mais aucun ne possède un répertoire systématique s'étendant sur l'ensemble de la période d'activité culturelle française en Nouvelle-Angleterre. Pour combler les lacunes et les omissions, l'auteur de *L'Anthologie* a dû prendre la route et répertorier les petites collections particulières et privées, dont une bonne partie se trouve entre les mains d'institutions religieuses d'enseignement qui ont fermé leurs portes après la deuxième guerre mondiale. *L'Anthologie* en huit tomes que prépare actuellement le *National Materials Development Center for French*, de Bedford (N.H.), reste donc une oeuvre de patiente reconstruction historique menée dans des conditions qui seraient apparues impossibles à tout autre que Richard Santerre.

Une telle anthologie touche le Québec à plus d'un titre, surtout les quatre premiers tomes parus jusqu'à maintenant. Des quatorze auteurs qui s'y trouvent cités, treize sont nés au Québec vers le milieu du XIXe siècle et ont été plus tard happés par l'immense mouvement migratoire qui allait porter plus d'un demi-million des nôtres à s'établir aux États-Unis. Quant au quatorzième, Eugène Brault, né à Woonsocket en 1871, il fit toutes ses études classiques au séminaire de Saint-Hyacinthe jusqu'en 1886. *L'Anthologie* démontre surtout que les écrivains et les poètes émigrés en Nouvelle-Angleterre sont restés jusque dans les années 1920 profondément attachés au développement de la littérature québécoise proprement dite, et que les thèmes et les préoccupations quotidiennes de leur art rejoignaient souvent ceux des nationalistes québécois d'alors. L'attraction du Québec était si forte en cette période de grande diaspora que le terme «Franco-américain» ne fit son apparition que vers 1900, quarante ans après le début de l'exode massif, et encore seulement parmi les littérateurs et les gens instruits. Aujourd'hui, les francophones de la Nouvelle-Angleterre se nomment toujours entre eux des «Canadiens», par opposition aux Américains de vieille souche yankee, et vivent en bonne partie dans des quartiers urbains appelés «Petit Canada».

Bien que leurs racines québécoises affleurent à tout moment dans leurs oeuvres, les Franco-Américains de *L'Anthologie* n'en demeuraient pas moins passionnément américains. Il faut mal connaître les francophones de la Nouvelle-Angleterre pour se surprendre d'une telle contradiction. Imbus de libéralisme et de l'idéal républicain depuis les années 1830, les écrivains, professionnels et clercs expatriés retrouvaient aux États-Unis une sorte de fièvre, de déchaînement des vertus individuelles qui se mariaient tout de même assez bien avec leur patriotisme français et leur fidélité aux valeurs du vieux terroir. Voilà ce qui permettait à Hugo Dubuque, de Fall River (Mass.), de déclarer au banquet donné en l'honneur de Wilfrid Laurier à Boston en 1891: «Mais, messieurs, la franchise

d'un coeur sincère m'oblige en même temps de vous dire que la patrie de Washington n'a pas, dans les vastes limites de son territoire, de coeurs plus nobles, plus dévoués et plus loyaux à son drapeau que les milliers de Canadiens-français pour lesquels je suis appelé à porter la parole ce soir». (III:3) Dans une envolée plus poétique, Joseph-Arthur Smith écrivait, plein d'admiration pour la vallée de la Merrimack:

De bruyantes cités, pleines de la musique
 Qui monte tout le jour de la vaste fabrique,
 Ornent ton parcours sinueux:
 C'est Concord, Manchester, Nashua dans l'opulence,
 La «ville des Fuseaux», Lowell, puis c'est Lawrence,
 Haverhill à l'aspect joyeux.

De tous les points du globe où vit la race humaine,
 Des hommes sont venus dans cet heureux domaine
 De la fiévreuse activité;
 Sur tes bords accueillants ils ont planté leur tente,
 Et trouvé le travail cherché dans leur attente,
 La joie et la prospérité...» (III:39)

Les quatre tomes parus dans *L'Anthologie*, couvrant à peu près la période de 1860 à 1918, contiennent deux romans en entier et une partie de trois autres, dont le fameux *Jeanne la fileuse* d'Honoré Beaugrand, d'abord publié à Fall River en 1878. On y trouve aussi trois discours, dix contes, un hymne, quinze chansons, deux déclamations, deux historiettes, une comédie en un acte et enfin près de 175 poèmes de tous genres. Il ne faudrait pas croire cependant que la production franco-américaine de l'époque ait réussi à se hisser au rang de la grande littérature. Des quatorze auteurs cités par Richard Santerre, pas moins de six fondèrent des journaux français en Nouvelle-Angleterre et ailleurs, dont le célèbre Ferdinand Gagnon, créateur de la *Voix du Peuple* dès 1869 à Manchester; et Joseph-Arthur Smith qui participa à la rédaction de sept périodiques dans autant de villes différentes. On peut facilement imaginer que le métier de journaliste, par ce qu'il imposait à l'écriture et à la diffusion des opinions, fut d'un poids énorme dans la formation des premiers littérateurs franco-américains. Souvent obligés de vivre de leur plume, les Rémi Tremblay, Honoré Beaugrand et Charles Daoust nous ont laissé des oeuvres que les échéances de parution et les impératifs commerciaux portaient plutôt sur l'immédiat et le spontané. N'empêche que certaines des poésies des docteurs Joseph-Hormisdas Roy de Lowell et Joseph-Amédée Girouard de Lewiston pourraient se comparer avantageusement par leur lyrisme et leur modernisme aux meilleures pages de la littérature québécoise de l'époque.

Faut-il voir dans notre remarque sur l'aspect journalistique de la littérature franco-américaine de la période, une réserve quant à la valeur de cette *Anthologie*? Au contraire, la littérature journalistique et pleine d'accents romantiques que nous propose Richard Santerre illustre parfaitement l'état d'esprit et l'idéologie sociale qui régnaient en Nouvelle-Angleterre chez les Québécois instruits de la diaspora. La littérature

franco-américaine d'expression française de la fin du XIXe siècle a valeur de document historique, de témoignage de première main sur la constitution de noyaux québécois dans les grandes villes industrielles du nord-est américain. Si on y apprend assez peu sur la condition ouvrière qui fut le lot de la grande majorité en Nouvelle-Angleterre, au moins *L'Anthologie* révèle comment fut vécu par la classe professionnelle le traumatisme profond de la diaspora québécoise et son américanisation. Sans cet apport crucial, il n'est plus possible d'interpréter notre histoire dans toute sa richesse et dans toute sa complexité. Richard Santerre, en plus d'avoir rendu un énorme service à la communauté franco-américaine, a le mérite de démontrer, peut-être à son insu, que l'histoire du Québec dépasse de beaucoup les seules limites de la vallée du Saint-Laurent et des événements qui s'y sont déroulés.

*Institut québécois de recherche
sur la culture, Québec*

PIERRE ANCTIL